

# LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES  
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS France  
Un an ..... 6 f  
Six mois ..... 3  
Trois mois ..... 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION  
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur  
Un an ..... 8 »  
Six mois ..... 4 »  
Trois mois ..... 2 »

## LE BOYCOTTAGE

### Et le Sabottage

#### ACCLAMÉS AU CONGRÈS DE TOULOUSE !



#### Chouette Orientation !

Des copains prétendent qu'il n'y a rien à foutre dans les chambres syndicales.

Ca, c'est affaire d'appréciation !

Y a des gas qui n'aiment pas les bifteacks, — c'est tant pis pour eux.

Mais au moins faut-il que ces antipathies s'appuient sur quelque chose : il faut de bonnes raisons pour expliquer, les uns pourquoi ils n'aiment pas le bifteack, les autres pourquoi ils ont les syndicales dans le nez.

En ce qui concerne les syndicats, le principal argument est de seriner que c'est des pépinières d'ambitieux, que tous ceux qui s'y enquillent n'ont d'autre but que de se faire des rentes aux dépens des prolos et qu'on ne s'y occupe que de mesquineries et de politique.

A une certaine époque, alors que le po-

pulo n'était pas encore fixé sur la crapulerie des politiciens, et s'imaginait que l'Etat pouvait améliorer son sort, il y a un fonds de vrai dans ce raisonnement.

Mais foutre, à force d'avaler des couleuvres, les bons bougres ont fini par en avoir une indigestion.

Aussi, depuis quelques années, une riche évolution se manifeste dans les groupements ouvriers : on y tourne le dos à la politique et on ne prête plus attention qu'aux questions sociales.

Ce qu'il y a de chouette c'est que cette orientation n'est pas due à des manigances personnelles : l'influence de tel ou tel a été zéro en chiffres. Elle s'est produite par la force des choses, — elle a été aussi naturelle que la sortie du poussin hors de sa coquille, — et c'est ça même, cette impersonnalité, qui rend ce mouvement bougrement rupin.

Il ne pouvait d'ailleurs pas en être autrement : puisque les groupements corporatifs évoluaient pour foutre les ambitieux au rancard, ils auraient été bougrement pantouffards en se libérant de l'influence d'individualités pour se fourrer dans un nouveau guépier et suivre d'autres individualités.

Et, ce qui prouve la justesse de ma ruminade c'est que, la première fois que cette orientation galbeuse s'est dessinée carrément, ça a été au Congrès corporatif de Nantes, en 1894.

A ce moment, les anarchos étaient salement bridés ; ils avaient le bec cousu et ne songeaient guère à papotter dans les congrès. Quoique ça, à la grande rage des sociaux autoritaires, le congrès de Nantes fit grise mine à la politique.

Depuis lors, ça n'a fait que croître et embellir !

L'an dernier, au congrès de Londres, la veste remportée par les politiciens était si richement matelassée qu'elle leur tient encore chaud.

Mais foutre, tout ça n'est rien, comparé au turbin mirifique qui s'est fait à Toulouse.

Ici, c'est catégoriquement que la politique a été fichue par dessus bord : les questions de résistance aux exploiters et de transformation sociale, grâce aux biceps du populo, ont été seules en discussion.

De ci de là, la politique a essayé de s'infiltrer, — mais ça a été un four !

Ainsi, quelques délégués voulaient qu'on enfante une « Chambre du travail » qui serait un aquarium à prolos et dont les membres, nommés à raison d'un par département, auraient donné des tuyaux aux bouffegalette du Palais Bourbeux pour la pondaison des lois ouvrières.

Au rancard la Chambre du Travail !

On a aussi essayé de faire patronner par le congrès un ours politique sur les retraites ouvrières d'un certain mossieu Escuyé.

Et le congrès s'est essuyé le fiacre avec le projet Escuyé !

Par contre, on a émis l'opinion que si, — avant que la société bourgeoise soit chambardée, — on arrive à décrocher la journée de huit heures, ce ne sera pas grâce à l'action politique et par l'effet d'une loi, mais grâce à la pression que les bons bougres exerceront directement sur les patrons.

—o—

Outre ces divers points, — et une kyrielle d'autres de même calibre, — c'est surtout par son approbation galbeuse donnée à la tactique du « boycottage » et du « sabotage » que le congrès a affirmé son dégoût de la politiciaillerie.

Sur cette question révolutionnaire, l'accord s'est fait entre tous les délégués : le plus finaud n'aurait pas été foutu de reconnaître qui était allemaniste, blanquiste ou autre chose... tous vibraient à l'unisson !

Et ceci me rappelle une histoire de mère-grand qui est bougrement de saison :

Y avait une fois deux campuchards qui, un soir, par un ciel mirifiquement étoilé, s'en allaient à la pêche aux écrevisses. Et, tout en tendant l'oreille pour se garer des pandores et du garde-champagnol — vu que pêcher les écrevisses avec des pincettes n'a rien de légal, — ils devisaient en marchant.

Tout par un coup, soupirant kif-kif un phoque, l'un des deux culs-terreux s'exclama :

— Quelle veine, si j'avais un pré aussi grand que la voûte céleste !

— Et moi, répliqua l'autre, je souhaiterais avoir autant de moutons qu'il y a d'étoiles là-haut.

— Que ferais-tu de tant de moutons ? interrogea le premier paysan.

— Rien de plus simple : je les mènerais paître dans ton pré.

— Comment, tu t'imagines que si j'avais un pré aussi grand que le ciel je t'y laisserais parquer tes moutons ?

— Avec ça que je m'en priverais !

— Je t'en empêcherais, nom de dieu !...

Et voilà mes deux couillons qui, oubliant leur pêche aux écrevisses, se relancèrent d'abord avec des yeux en boules de loto ; puis, d'une parole à une autre, ils en vinrent à se prendre aux cheveux et s'administrèrent mutuellement une tatouille faramineuse.

Tout ça, pour un pré et des moutons imaginaires !

Le lendemain, tout penauds, la gueule marbrée, ils regrettaient de s'être fichus en rogne si bêtement et ils regrettaient aussi leur pêche ratée.

Regrets tardifs, mille tonnerres !

—o—

Eh bien, trop souvent jusqu'ici, les bons bougres ont imité ces pétrousquins révasseurs ; ils ont laissé les écrevisses dans les ruisseaux et se sont chamaillés pour des riens : les uns voulant empêcher les autres de faire paître les moutons de l'idéal dans un pré tout aussi irréel.

Ce n'est pas ce que nous avons fait de mieux !

Ces chamailleries pour des questions oiseuses usent nos forces et nous font perdre un temps précieux.

Ce n'est pas ce que nous avons fait de mieux !

Ces chamailleries pour des questions oiseuses usent nos forces et nous font perdre un temps précieux.

Ce n'est pourtant pas bien difficile de nous fiche d'accord !

Entre bons bougres qui n'ont pas d'idée de derrière la tête, qui jouent franc jeu et n'ont qu'un dada : aligner la société de façon que fout le monde y ait sa part maximum de bien-être de liberté, on ne devrait pas se manger le nez.

On comprend que des sacrés mufles d'ambitieux tirent des plans pour nous embourber dans ces chinoiseries politiques, — et par ça même nous diviser. C'est leur jeu, puisque leur but est de vivre à nos crochets !

Mais, que nous soyons assez poires pour

nous laisser emberlificotter, voilà qui n'est pas fort !

Et, ce qui l'est moins encore, c'est de nous monter le job nous-mêmes, sans impulsion aucune, et de nous disputailier et nous quereller pour des couillonades sans importance.

Ça nous arrive pourtant !

Eh bien, cette manie bécasse, de nous créer des zizanies sans rime ni raison a été bougrement en baisse au congrès de Toulouse.

C'est surtout quand le « boycottage » et le « sabotage » sont venus sur le tapis que l'entente s'est faite, franchement et carrément.

Et ça prouve que si tous les bons bougres qui ont la citrouille farcie de jugeotte ne se laissent plus influencer par les merles de la politique, tout marcherait comme sur des roulettes.

Au lieu de perdre son temps et ses forces à nous foutre en bisbille, on foncerait tous en chœur contre les capitales et les gouvernants,

Et, nom de dieu, ça ne traînerait pas.

On aurait vivement fait d'écheniller le vieux monde !

## LE CONGRÈS DE TOULOUSE

Je reprends les tuyaux sur le Congrès au point où je les ai laissés la semaine dernière ; mais je vais les fiche les bouchées doubles, vu que la place est restreinte, et me borner à souligner les décisions qui ont un caractère révolutionnaire et anti-politicard.

Autant dire toutes !

Entre autres questions, l'une de celles mises sur le tapis a été la création d'un journal quotidien qui serait l'organe des syndicats. Diverses binaises ont été proposées pour dégouter le pognon nécessaire ; ensuite on a discuté quelle sera l'allure du journal.

Ici, ça a été tout plein galbeux.

On a décidé que le journal en question ne soutiendra aucune candidature, qu'on n'y fera pas de politique et que, y seront seules traitées, les questions économiques et sociales. Ensuite, on a ajouté que les articles ne seront pas signés, de sorte que les fricoteurs qui veulent se faire mousser ne pourront pas se servir du canard pour chauffer leur popularité. Pour finir, les *élus* sont exclus de la rédaction : on n'acceptera pas leur prose, car leur seule présence amènerait la discorde, — et on n'en veut plus !

La question de la grève générale a aussi été agitée ; tous en pincet et la considèrent comme le prélude du grand chambardement.

A propos de la grève générale, une idée originale a été émise : quand un bon lieu fiche le camp au régiment, les copains de travail l'oublie le plus souvent ; de sorte que, toutes relations étant brisées, le nouveau troubade se plie plus facilement à toutes les cheries de la caserne, oublie qu'il est un prolo et hésitera moins, si on le commande, à canarder le populo en rebiffe. Donc, pour éviter l'isolement désastreux du bleu, il est conseillé que, dans les groupements, syndicats ou autres, des collectes soient faites au profit des camaros à la caserne, afin de les tenir en haleine.

De la sorte, le troubon qui recevra une babillarde de ses anciens copains, — poulet garni d'un mince mandat, — ne se sentira plus aussi seul et, pour un peu que la babillarde soit agréementée de bons conseils, il ne se trouvera pas — le cas échéant — dans l'état d'abrutissement nécessaire pour lui faire massacrer le populo.

—o—

Si la grève générale est toujours gobée des prolos, on n'en peut dire autant des grèves partielles : les rouspéteurs ont tellement été échaudés qu'ils n'en pincet plus guère.

Et justement, le *boycottage* et le *sabotage* tombent à pic pour les remplacer, avec bougrement de profit pour le populo.

Un autre truc qui, non plus, n'a guère emballé le congrès, c'est la question de la journée de huit heures et de la fixation d'un minimum de salaires.

Il est expliqué qu'une telle réforme, en supposant qu'elle se réalise, ne viendra jamais de l'Etat : les gouvernants ont tellement posé de lapins au populo qu'ils ont épuisé la dose de crédulité dont il était farci, — ce n'est pas trop tôt, bon dieu !

Qu'on en finisse donc catégoriquement avec la Politique !

Certes, il semble bien qu'on en est là : à preuve, l'enterrement du projet de *Chambre du Travail* que quelques enragés de politiciaillerie nous fichent dans les pattes.

Ces bougres-là voudraient que, vis-à-vis l'Aquarium où les bouffe-galette fabriquent les lois, on fonde une concurrence : ce serait un parlement avorton !

Les députés de cette turne n'auraient que le droit de bafouiller et non celui d'accoucher de lois ; ils se borneraient à pistonner les grands députés. La bésogne que feraient ces moineaux peut se comparer au bruissement peu harmonieux d'une mouche dans une bouteille.

En résumé, comme dans cet Aquarium ouvrier, il y aurait autant de députés que de départements, ça nous ferait près d'une centaine de feignasses à ajouter à la collection vermineuse des budgétivores.

Or, mille dieux, on en a déjà trop sur le râble !

C'est pourquoi le Congrès ne veut rien savoir pour créer cette sacrée *Chambre du Travail*.

—o—

Il a été aussi un tantinet question du travail dans les prisons et dans les casernes.

— Qui sont des prisons aussi ! s'est exclamé un délégué.

A ce propos, des bons fioux en ont raconté de vertes et de pas mûres sur le fycottage des grosses légumes qui ont, sous leur coupe, truffards ou prisonniers : on cite un directeur de prison qui s'est fait faire, au grand œil, par les prisonniers, de chouettes meubles de chambre à coucher ; on cite encore les corvées que les galonnards imposent à leurs ordonnances : y en a qui s'en vont faire le marché, d'autres torchent les gosses, récurent les culs de casseroles, etc.

—o—

La grosse question du Congrès a été la discussion sur le boycottage.

Et foatre, qu'est-ce que je parle de discussion !

Y en a pas eu ! Le rapport de la commission du boycottage où nous étions six copains, un blanquo et un indépendant, — au total huit, — a été acclamé unanimement.

Quand lecture en a été donnée, quelques délégués ont pris la parole, — uniquement pour appuyer sur la chanterelle.

Ce rapport, le voici nature :

### RAPPORT DE LA COMMISSION DU BOYCOTTAGE

Camarades,

Le boycottage n'est autre chose que la systématisation de ce que nous appelons en France la *mise à l'index*.

Si le mot boycottage tend à s'introduire chez nous c'est qu'il apporte avec lui une idée plus révolutionnaire que celle attribuée jusqu'ici au mot *mise à l'index*.

Le boycottage, en effet, est d'origine et d'essence révolutionnaire. Ses origines sont connues : En Irlande, le régisseur des énormes domaines de lord Erne, dans le comté de Mayo, le capitaine Boycott, s'était tellement rendu antipathique par des mesures de rigueur envers les paysans que ceux-ci le mirent à l'index : lors de la moisson de 1879, Boycott ne put trouver un seul ouvrier pour enlever et rentrer ses récoltes ; partout, en outre, on lui refusa les moindres services, tous s'éloignèrent de lui comme d'un pestiféré.

Le gouvernement, ému, intervint, envoya des ouvriers protégés par la troupe, mais il était trop tard : les récoltes avaient pourri sur pied.

Boycott, vaincu, ruiné, se réfugia en Amérique. Ces jours derniers on a annoncé sa mort.

Le boycottage, commencé contre Boycott se continua en Irlande.

D'Irlande il passa en Angleterre et se répandit bientôt sur le continent.

Rappeler quelques exemples de boycottage n'est pas inutile :

A Berlin, en 1894, sous la pression gouvernementale, les brasseurs refusaient leurs salles de réunions aux socialistes. Les brasseurs furent boycottés et, ils le furent si rigoureusement qu'au bout de quelques mois ils étaient obligés de se soumettre et de rouvrir leurs salles de réunions aux socialistes.

A Berlin, encore, la Compagnie des chemins de fer circulaires, s'étant rendu compte que le public fermait lui-même les portières, décida un jour la suppression de 200 ouvriers fermeurs de portières qu'elle avait employé jusque là.

Aussitôt, les socialistes intervinrent: par leur activité ils arrivèrent, en une huitaine, à convaincre le public qu'il fallait laisser les portières ouvertes.

Si bien que, grâce à ce boycottage d'un genre spécial, la Compagnie se vit obligée de reprendre le personnel qu'elle avait remercié.

A Londres, en 1893, les employés de magasin exigèrent de leurs patrons la fermeture des magasins une après-midi par semaine, pour compenser l'après-midi du samedi pendant laquelle ils travaillent, tandis que les ouvriers chôment.

C'est par le boycottage qu'ils forcèrent la main aux patrons: les magasins qui refusaient d'obtempérer aux désirs de leurs employés furent mis à l'index.

Et les employés londonniens ne s'en tinrent pas là. On nous présente souvent les travailleurs anglais comme étant très peu révolutionnaires, — c'est là une appréciation inexacte. Ainsi, dans cette campagne de boycottage, les employés usèrent des procédés révolutionnaires, tels que bris de matériel, prises d'assaut de magasins, etc.

Un jour, entre autres, les boycotteurs entrèrent dans un magasin de jambons, attrapèrent les victuailles et les jetèrent à la rue. Et ce fait ne fut pas isolé; bien d'autres actes de ce genre seraient à citer. Et c'est parce que les boycotteurs furent audacieux et énergiques que la victoire leur resta; depuis cette époque, une fois par semaine, entre 3 et 5 heures de l'après-midi, les magasins de nouveautés et autres ferment leurs portes.

Si nous nous transportons en France, nous trouvons quelques cas de boycottage, trop rares et malheureusement pas assez pris en considération par le public.

On se rappelle la mise à l'index, par le Syndicat de la Typographie, des journaux parisiens le *Rappel* et le *XIX<sup>e</sup> Siècle*.

Pourquoi ce boycottage n'a-t-il pas abouti? Parce que le public et la grande masse des travailleurs conscients sont restés indifférents. Un moyen pratique eût été que les lecteurs fissent comprendre aux marchands de journaux qu'ils ne devaient pas vendre ces deux quotidiens. Et, si les marchands de journaux refusaient, — se fournir ailleurs.

L'a-t-on fait?

Nous ne le croyons pas.

Au Mans, la Bourse du Travail mit dernièrement à l'index un commerçant voisin dont les agissements étaient contraires aux intérêts des travailleurs et le boycottage fut — exemple trop rare — si énergiquement appliqué que le dit commerçant dut transporter son commerce plus loin.

Mais pour ce cas de boycottage victorieux, combien d'autres restent inefficaces!

Ainsi, combien y a-t-il d'établissements où se réunissent et se fournissent de vins et de liqueurs nos camarades; ou, par conséquent, il leur serait facile d'obtenir du commerçant de n'avoir ses liquides que dans des bouteilles de la *Verrerie Ouvrière* et où, pourtant, cela n'a pas lieu.

Ici encore le boycottage des établissements qui refuseraient de se fournir à la *Verrerie Ouvrière* serait d'une efficacité certaine.

Pourquoi n'agit-on pas?

Nous pourrions citer grand nombre d'autres exemples, mais pour ne pas surcharger notre rapport, nous nous en tenons là; d'ailleurs, chacun peut facilement trouver des applications de ce que nous disons, autour de lui, dans la vie au jour le jour.

Jusqu'ici les travailleurs se sont affirmés révolutionnaires; mais, la plupart du temps, ils sont restés sur le terrain théorique: ils ont travaillé à l'extension des idées d'émancipation ont élaboré et taché d'esquisser un plan de

société future d'où l'exploitation humaine sera éliminée.

Seulement, pourquoi, à côté de cette œuvre éducatrice, dont la nécessité n'est pas contestable, n'a-t-on rien tenté pour résister aux empiètements capitalistes et, autant que faire se peut, rendre moins dures aux travailleurs les exigences patronales?

Dans nos réunions on lève toujours les séances aux cris de: « Vive la Révolution sociale! » et, loin de se concrétiser en un acte quelconque, ces clameurs s'envoient en bruit.

De même, il est regrettable que les Congrès, affirmant toujours leur fermeté révolutionnaire, n'aient pas encore préconisé de résolutions pratiques pour sortir du terrain des mots et entrer dans celui de l'action.

En fait d'armes d'allures révolutionnaires on n'a jusqu'ici préconisé que la grève et c'est d'elle dont on a usé, et dont on use journellement.

Outre la grève, nous pensons qu'il y a d'autres moyens à employer, qui peuvent, dans une certaine mesure, tenir les capitalistes en échec.

Le boycottage dont nous venons de vous expliquer l'origine et dont nous avons cité des exemples, nous semble être l'arme pouvant, dans bien des circonstances, donner, au profit des travailleurs, une solution aux conflits existant entre ceux-ci et les capitalistes.

La Commission vous demande donc de prendre en considération les propositions qu'elle vous soumet. Elle est convaincue, qu'après mûre réflexion, vous pratiquerez le boycottage, chaque fois que vous en trouverez l'occasion et elle est convaincue aussi que, s'il est mis en vigueur avec énergie, les résultats qu'en retirera la classe prolétarienne vous encourageront à persévérer dans cette voie.

Nous avons examiné de quelle façon peut se pratiquer le boycottage:

Qui pouvons-nous boycotter?

Est-ce l'industriel, le fabricant?

Contre lui, le boycottage reste inégal; ses capitaux le mettent à l'abri de nos tentatives. L'industriel n'a que de rares rapports avec le public; pour la diffusion de ses produits il s'adresse aux commerçants qui, dans la plupart des cas, sont des conservateurs de la société actuelle. Le contrôle sur l'origine de leurs produits est difficile car, très peu d'industriels marquent leurs produits — comme le fait la « Verrerie Ouvrière », qui, par ce seul fait, nous rend le boycottage facile.

Donc, laissons pour l'instant l'industriel de côté — nous réservant de dire tout à l'heure par quels moyens nous pouvons directement l'atteindre.

Parlons du commerçant avec lequel nous sommes directement en contact et que nous pouvons directement boycotter.

Il y a quelques semaines, à Toulouse, une petite tentative de boycottage a été faite contre les magasins qui refusaient de fermer le dimanche: par affiches, les camarades toulousains engageaient le public à ne rien acheter le dimanche.

Ce que les employés toulousains ont fait en petit, nous vous invitons à le faire en grand: que, chaque fois que besoin sera, quand le commerçant voudra réduire les salaires, augmenter les heures de travail, ou quand, le travailleur désireux d'être moins tenu, de gagner plus, imposera ses conditions au patron commerçant; qu'alors, avec toute l'activité dont nous pouvons disposer, son magasin soit mis à l'index; que par voie d'affiches, circulaires, réunions, manifestations ou autres moyens que l'initiative des travailleurs croira bons d'user, le public soit invité à ne rien acheter chez lui jusqu'au jour où il aura donné entière satisfaction à ses employés.

Ainsi l'ont fait nos camarades d'Angleterre et d'Allemagne dont nous parlions tout à l'heure et, qui, dans maintes circonstances ont remporté la victoire.

Quant aux industriels, comme nous l'avons expliqué ci-dessus, le boycottage les atteint difficilement. Par contre, le fonctionnement normal de la société capitaliste leur permet, sous le couvert de diminutions des salaires, augmentations des heures de travail, ou chômages et renvois brutaux, de nous appliquer un boycottage meurtrier. Ils sont même allés plus loin en pratiquant le boycottage politique et en mettant à l'index les travailleurs conscients de leurs droits, les empêchant ainsi, non seulement de propager les idées d'émancipation qui les animent, mais même de vivre.

Actuellement, à Roubaix, l'*Union sociale et patriotique*, association d'industriels et de politiques, s'est liguée pour terrasser les idées émancipatrices par le renvoi simultané d'une d'une masse considérable de travailleurs. Pour

être embauché dans les usines de Roubaix et de Tourcoing il faut aujourd'hui que le travailleur soit inscrit sur les listes de l'*Union sociale et patriotique*; et, ne croyez pas que ce refus d'employer des ouvriers indépendants soit pratiqué sournoisement. Non! c'est au grand jour, en affichant cyniquement ses intentions de proscription qu'agit l'*Union patriotique*. Tout au long, dans ses statuts, elle déclare que son principal but est de donner du travail à ses adhérents, au détriment des travailleurs qui combattent pour l'affranchissement du prolétariat.

Nous vous citons cette ville parce qu'elle est un foyer révolutionnaire et qu'elle a un Conseil municipal socialiste, que nous voulons croire imbu de bonnes intentions, mais qui se trouve impuissant pour endiguer les manœuvres d'oppression et de persécution employées par les industriels réactionnaires.

Et, ne nous y trompons pas, ce qui existe à Roubaix aujourd'hui se généralisera demain, d'un bout à l'autre de la France, si nous n'y mettons bon ordre.

Par quels moyens résister à ce boycottage patronal et arrêter l'expansion de l'œuvre réactionnaire et sinistre dont les capitalistes de Roubaix donnent l'exemple à leurs confrères?

Ici, votre commission croit que le boycottage que nous pourrions tenter contre les exploités en question ne donnerait que des déceptions. Aussi vous propose-t-elle de le compléter par une tactique de même essence que nous qualifierons: le *sabotage*.

Cette tactique comme le boycottage, nous vient d'Angleterre où elle a rendu de grands services dans la lutte que les travailleurs soutiennent contre les patrons. Elle est connue là-bas sous le nom de *Go canny*.

A ce propos, nous croyons utile de vous citer l'appel lancé dernièrement par l'*« Union internationale des chargeurs de navires »*, qui a son siège à Londres:

Qu'est-ce que *Go canny*?

C'est un mot court et commode pour désigner une nouvelle tactique, employée par les ouvriers au lieu de la grève.

Si deux Ecossais marchent ensemble et que l'un coure trop vite, l'autre lui dit: *Go canny*, ce qui veut dire: « Marche doucement, à ton aise. »

Si quelqu'un veut acheter un chapeau qui vaut cinq francs, il doit payer cinq francs. Mais s'il ne veut en payer que quatre, eh bien! il en aura un de qualité inférieure. Le chapeau est une « marchandise ».

Si quelqu'un veut acheter six chemises de deux francs chacune, il doit payer douze francs. S'il ne paie que dix, il n'aura que cinq chemises. La chemise est encore « une marchandise en vente sur le marché ».

Si une ménagère veut acheter une pièce de bœuf qui vaut trois francs, il faut qu'elle les paye. Et si elle n'offre que deux francs, alors on lui donne de la mauvaise viande. Le bœuf est encore « une marchandise en vente sur le marché ».

Eh bien, les patrons déclarent que le travail et l'adresse sont « des marchandises en vente sur le marché » — tout comme les chapeaux, la chemise et le bœuf.

— Parfait, répondons-nous, nous vous prenons au mot.

Si ce sont des « marchandises » nous les vendrons tout comme le chapelier vend ses chapeaux, et le boucher sa viande. Pour de mauvais prix, ils donnent de la mauvaise marchandise, et nous en ferons autant.

Les patrons n'ont pas droit de compter sur notre charité. S'ils refusent même de discuter nos demandes, eh bien, nous pouvons mettre en pratique le *Go canny* — la tactique de « travaillons à la douce », en attendant qu'on nous écoute.

Voilà clairement défini le *Go canny*, le *sabotage*: à mauvaise paye, mauvais travail.

Cette ligne de conduite, employée par nos camarades anglais, nous la croyons applicable en France, car notre situation sociale est identique à celle de nos frères d'Angleterre.

Il nous reste à définir sous quelles formes doit se pratiquer le *sabotage*.

Nous savons tous que l'exploiteur choisit habituellement pour augmenter notre servitude le moment où il nous est le plus difficile de résister à ses empiètements par la grève partielle, seul moyen employé jusqu'à ce jour.

Pris dans l'engrenage, faute de pouvoir se mettre en grève, les travailleurs frappés subissent les exigences nouvelles du capitaliste.

Avec le *sabotage*, il en est tout autrement: les travailleurs peuvent résister; ils ne sont plus à la merci complète du capital; ils ne sont plus la chair molle que le maître pétrit à sa guise: ils ont en mains un moyen d'affirmer

leur virilité et de prouver à l'opresseur qu'ils sont des hommes.

D'ailleurs, le sabotage n'est pas aussi nouveau qu'il le paraît : depuis toujours, les travailleurs l'ont pratiqué individuellement quoique sans méthode. D'instinct, ils ont toujours ralenti leur production quand le patron a augmenté ses exigences; sans s'en rendre clairement compte, ils ont appliqué la formule : *à mauvaise paye, mauvais travail*.

Et l'on peut dire que dans certaines industries où le travail aux pièces s'est substitué au travail à la journée, une des causes de cette substitution a été le sabotage qui consistait alors à fournir par jour la moindre quantité de travail possible.

Si cette tactique a donné déjà des résultats, pratiquée sans esprit de suite, que ne donnera-t-elle pas le jour où elle deviendra une menace continuelle pour les capitalistes ?

Et ne croyez pas, camarades, qu'en remplaçant le travail à la journée par le travail aux pièces les patrons se soient mis à l'abri du sabotage : cette tactique n'est pas circonscrite au travail à la journée.

Le sabotage peut et doit être pratiqué pour le travail aux pièces. Mais ici, la ligne de conduite diffère : restreindre la production serait pour le travailleur restreindre son salaire; il lui faut donc appliquer le sabotage à la qualité, au lieu de l'appliquer à la quantité. Et alors, non seulement le travailleur ne donnera pas à l'acheteur de sa force de travail, plus que pour son argent; mais encore, il l'atteindra dans sa clientèle qui lui permet indéfiniment, le renouvellement du capital, fondement de l'exploitation de la classe ouvrière. Par ce moyen, l'exploiteur se trouvera forcé, soit de capitaliser en accordant les revendications formulées, soit de remettre l'outillage aux mains des seuls producteurs.

Deux cas se présentent couramment : le cas où le travail aux pièces se fait chez soi, avec un matériel appartenant à l'ouvrier, et celui où le travail est centralisé dans l'usine patronale dont celui-ci est le propriétaire.

Dans ce second cas, au sabotage sur la marchandise vient s'ajouter le sabotage sur l'outillage.

Et ici, nous n'avons qu'à vous rappeler l'émotion produite dans le monde bourgeois, il y a deux ans, quand on sut que les employés de chemin de fer pouvaient, avec deux sous d'un certain ingrédient, mettre une locomotive dans l'impossibilité de fonctionner.

Cette émotion nous est un avertissement de ce que pourraient les travailleurs conscients et organisés.

Avec le boycottage et son complément indispensable, le sabotage, nous avons une arme de résistance efficace qui, en attendant le jour où les travailleurs seront assez puissants pour s'émanciper intégralement, nous permettra de tenir tête à l'exploitation dont nous sommes victimes.

Il faut que les capitalistes le sachent : le travailleur ne respectera la machine que le jour où elle sera devenue pour lui une amie qui abrège le travail, au lieu d'être, comme aujourd'hui, l'ennemie, la voleuse de pain, la tueuse de travailleurs.

## RÉSOLUTIONS

### Affirmation théorique

*Nous vous proposons donc de prendre en considération la proposition suivante :*

*Chaque fois que s'élèvera un conflit entre patrons et ouvriers, soit que le conflit soit dû aux exigences patronales, soit qu'il soit dû à l'initiative ouvrière, et au cas où la grève semblerait ne pouvoir donner des résultats aux travailleurs visés ; que ceux-ci appliquent le boycottage ou le sabotage — ou les deux simultanément, — en s'inspirant des données que nous venons d'exposer.*

### Proposition de mise en pratique

*Déjà, nous pouvons sortir du domaine théorique et entrer immédiatement dans la pratique :*

*La commission vous propose que, pour aider à l'écoulement des produits de la Verrerie Ouvrière, les travailleurs conscients appliquent un boycottage rigoureux à tous les débitants, liquoristes, etc., qui, tout en étant plus spécialement nos fournisseurs refuseront de débiter leurs liquides dans des bouteilles de provenance de la Verrerie Ouvrière.*

*En agissant ainsi, nous aiderons à vulgariser le boycottage et, surtout, nous ferons œuvre de solidarité.*

### La Commission du Boycottage

Comme je l'ai dit plus haut, c'est par un tonnerre d'applaudissements que la lecture de ce rapport a été accueillie.

Trois ou quatre bons bougres ajoutent leur grain de sel, — pour renchérir.

Personne ne trouve le truc mauvais; aussi est-il décidé qu'une large propagande sera faite pour vulgariser le fourbi du boycottage et du sabotage, afin que, désormais, les patrons sachent que les prolos ne se laisseront pas réduire sans rouspétance.

Et fichtre, on ne fera jamais trop d'agitation autour de cette binaire. En effet, il faut que l'exploiteur se sache constamment menacé : la peur sera pour lui le commencement de la sagesse.

Par le seul fait qu'il aura le trac que ses prolos tirent à cul, panent le boulot, empêchent le fonctionnement des machines, il fera moins le faraud.

Dam, il y a là de quoi calmer l'arrogance du capitalo le plus épateur.

Que peut-il foutre ?

Fichera-t-il ses ouvriers à la porte ?

La belle foutaise ! En admettant qu'il fasse maison nette, qu'il change tout son personnel, ce n'est pas ça qui empêchera le sabotage de se pratiquer en grande largeur.

Donc, on peut dire que c'est autant la peur du sabotage, que le sabotage lui-même qui, un de ces quatre matins, rendra les patrons moins charognards.

Et, nom de dieu, ce n'est pas parce que les prolos auront arraché à leurs galeux quelques maigriotes améliorations qu'ils seront satisfaits.

Au contraire ! Comme l'appétit vient en mangeant, les gas finiront par être tellement exigeants que le capitalo ne trouvera plus ni charme ni profits à l'exploitation humaine. Et alors, s'il a le nez creux, il fera cadeau de son usine à ses prolos qui ne seront pas embarrassés pour la faire fonctionner au bénéfice de tous.

S'il s'entête à continuer l'exploitation, il se verra acculé à la faillite, — faillite individuelle qui pourrait bien n'être qu'un avant-goût de la grande faillite sociale.

D'ici-là, il faut saboter et boycotter en grande largeur !

Et, pour mettre tous les bons bougres au courant de la binaire, j'annonce qu'une brochure sur le sabotage est en préparation : les bons bougres qui auraient des tuyaux à faire connaître sur la question, — surtout des moyens de saboter appropriés à chaque industrie, — sont invités à les faire connaître (1), ils seront utilisés.

—o—

Le congrès s'est bouclé sur une sacrée gnole-rie : un radical qui cherche à se faire de la réclame électorale pour la grande danse des tinettes de 1898 a accouché d'un projet de retraites pour les prolos.

Accouché..., n'est ici qu'une façon de parler, le mot n'est fichtre pas exact.

En effet, le birbe en question, un nommé Escuyé, s'est contenté de démarquer le turbin d'un prolo employé chez lui, Manoury. Comme celui-ci manquait de galette pour fiche son projet en circulation il s'en est ouvert à son singe qui a marché — à la condition que le projet passe pour être de lui.

Comme procédé, c'est tout à fait capitaliste : c'est, pris sur le vif, l'accapement du travail sous une forme tout plein cynique.

Et c'est cette pantoufflerie, doublée d'une grendinerie, qu'on voulait servir au congrès.

Ah foutre, y a eu rien de fait !

Un délégué, Majot, a carrément mis les pieds dans le plat : il a expliqué que c'est une fumisterie électorale, une invention de bourgeois, qu'il ne faut pas que le congrès coupe dans de pareils bateaux, et qu'en dehors de la prise de possession révolutionnaire de tout le bataclan social, y a pour le populo que des déceptions à attendre.

(1) Adresser les tuyaux à E. Pouget, 15, rue Lavieuville, Montmartre-Paris.

Plusieurs autres délégués ont rouspété à leur tour, gueulant que le congrès s'était jusqu'ici garé de la politique et que ce serait un sale coup s'il y trébuchait le dernier jour.

Y a rien eu de fait !

Les marioles qui avaient espéré se servir de l'approbation d'un congrès ouvrier pour faire mousser la trouducuterie d'une caisse de retraites en ont été pour leurs frais.

Le projet Escuyé a été repoussé avec perte et fracas.

—o—

Ainsi s'est bouclé le Congrès de Toulouse : sur une affirmation catégorique de son dédain pour la Politicaille.

C'est bon signe !

Cela prouve que, plus on va, plus les idées galbeuses font leur chemin et que, désormais, les bons bougres qui en pincent pour la Sociale sont de moins en moins décidés à se laisser mener par le bout du nez.

Emile POUGET.

## A la Verrerie ouvrière

Albi n'étant pas bien loin de Toulouse, le Congrès ne pouvait se boucler sans une balade à la Verrerie Ouvrière.

On s'y est amenés tous en chœur et, au débarquement, à Albi, une kyrielle de verriers nous attendaient à la gare.

D'une visite superficielle, à la galope, y a pas guère d'enseignement à tirer. Pourtant, ce que je constate c'est que le bâtiment de l'administration, qu'on a baptisé « le château » n'est pas aussi mirobolant qu'il a été dit.

L'entente règne-t-elle maintenant ?

Il y semble ! Reste toujours la cicatrice : les quatre renvoyés..., deux sont partis d'Albi, deux sont restés...

Il y a eu des torts mutuels, — sûrement... Mais, laissons le passé : l'heure n'est plus aux récriminations !

Les événements sont ce qu'ils sont : une fois dévidés, bien ou mal, au lieu de nous confiner à jérémier sur le passé irréparable, mieux vaut regarder l'avenir, — et ne conserver du passé que l'expérience.

—o—

Nous visitons la Verrerie qui est en plein fonctionnement : les deux fours qui sont seuls construits sont en plein fonctionnement.

D'ici peu on va s'atteler à la construction d'un troisième et peut-être d'un quatrième four.

Alors, ça ronflera !...

Mais, bon dieu, quelle chaleur infernale. Par la gueule des fours s'échappe une haleine brûlante : à l'intérieur où mijote le verre en fusion, y a quelque chose comme 1800 degrés de chaleur.

Les pauvres bougres de verriers turbinent dans cette atmosphère, sans autres frusques qu'un grimpat de couil et une légère veste ou un gilet de flanelle : s'ils ne sont pas complètement à poil c'est pour que la grande chaleur ne leur grille pas la peau. Ils sont ruisselants de sueur !

Quand on reluque ces gas-là on se prend à plaindre les têtes de l'art qui se prétendent artistes et qui passent leur sacré nom de dieu d'existence à sculpter des madones, des Vénus et autres couillonnades idiotes.

Bougres de tourtes ! Vous n'avez donc pas de quinquets ? Au lieu de vous pétrifier dans l'admiration de ce qu'ont fait les anciens, ouvrez vos lucarnes toutes grandes et reluquez autour de vous : y a des tas de machines rudement chouettes à faire,

Constantin Meunier vous a montré le chemin : il a dévalé dans les ruines, s'est roti dans les verreries et les hauts-fourneaux.

Aussi a-t-il fait des choses bougrement belles !

Je reluque un souffleur que le turbin a déformé : il est douloureux et beau à voir, — tout ensemble.

Tout parcheminé, sec comme un coup de trique, il souffle à pleins poumons pour gonfler la bouteille encastrée dans le moule et ses joues s'enflent, énormes, grosses comme les deux poings. Au repos, les muscles détendus sillonnent son visage de rides énormes.

Quand donc ce maudit métier de souffleur sera-t-il éliminé ? Quand donc la machine remplacera-t-elle l'homme ?

Elle existe cette machine! Seulement, il paraît qu'elle n'est pas encore bien pratique. C'est rudement regrettable.

—o—

Le soir on a bouloité tous en chœur chez un bistrot d'Albi; on est près de deux cents dans une grande salle et, nom de dieu, on n'engendre pas la mélancolie!

Puis, voici d'autres verriers qui rappellent — ceux qui n'avaient pas pu quitter le turbin assez à temps; et aussi les bonnes bougresses qui travaillaient à la Verrerie, au triage des bouteilles et autres bricoles de ce genre.

En chœur, les copines entonnent la Carmagnole et les bons bougres reprennent au refrain, — les vitres en tremblent!

Ensuite, une demi-douzaine de délégués et les administrateurs de la Verrerie se fendent d'un court jaspinage.

A mon tour je dégoise quelques mots: je constate la bonne marche de la Verrerie et je souhaite que l'entente, un instant troublée, ne le soit plus jamais; pour cela y a qu'à ignorer la politique, — et la Verrerie florissante sera l'œuvre vraiment sociale et révolutionnaire qu'elle doit être.

Baudot ajoute que si, par malheur, de nouveaux tiraillements se produisaient, la Verrerie en appellerait à tous les groupements ouvriers de France et s'en rapporterait à eux pour régler le différent.

Ensuite, on annonce qu'un copain, un anarcho, fait cadeau aux Verriers de 5000 litres de vin. — ça leur sera une occase de trinquer à la Révolution sociale.

Et tous, mis en joie, on entonne une kyrielle de chansons galbeuses.

Mais voici que l'heure de décaniller s'amène: il faut déguerpir et c'est en chantant la Carmagnole qu'on radine à la gare.

Le lendemain, le torchon à Ressayé, le *Télégramme*, racontait un tas de salauderies ignobles: à l'en croire on s'est fichu des coups de couteau, on s'est quasi tués.

C'était de purs mensonges! En fait de tués et de blessés y a eu que quelques litres à qui on a cassé le goulot.

Turellement, l'ignoble *Télégramme* a trouvé très inconvenant qu'on aie pompé du picolo.

Et foutre, quand les prolos jubilent, comme ils y vont franchement, ils n'ont pas besoin de se cacher: les bistrots sont leurs salons.

Vous n'oseriez en faire autant: c'est, calfeutrés dans vos riches turnes, que vous festoyez, et cela, parce que vos amusements sont si ignominieux que vous n'osez vous montrer.

Sales pores, fermez vos groins.

E. P.

## DANS LA SOMME

*Mon vieux Peinard,*

Tu sais combien la misère est grande par chez nous; eh bien! c'est encore pis que tu ne l'imagines.

Amiens fabrique des velours; dans le Vimeu les prolos sont employés à la production d'articles de serrurerie; dans le Sauterre, l'industrie c'est la bonneterie, — des bas, des casques-à-mèche, des gilets de chasse.

Et, partout, le prolo est réduit à des salaires de famine: quarante-cinq à cinquante sous pour les hommes et vingt-cinq à trente sous pour les femmes. Quelques turbineurs dépassent la moyenne, — mais, combien en compte-t-on pour cent qui palpent quarante sous?

Voilà la question!

La masse manque de tout.

A Villers Bretonneau, Corbie, Moreuil, etc., où l'industrie est la bonneterie, le travail va salement et les turbineurs chôment!

Certes, le tarif des façons n'est pas trop dégueulasse, mais on travaille si peu que les quinzaines sont tout juste de quinze à vingt francs.

Allez donc croûter avec ça!

Y a fichtre pas mèche de donner à boulotter à une femme et aux gosses avec une telle paye.

Le patron jérémy sur le mauvais état des affaires, ce qui ne l'empêche pas de se gouverner joyeusement dans la chouette turne — quasiment princière — qui perche à quatre pas de leur baigne. Il nous monte donc le coup!

Le singe pleurard a capitalisé un fort magot, râflé sur le salaire de ses prolos et il supporte agréablement la crise, tandis que le pauvre bougre n'a pas pu, en raison de ses maigres salaires, garder une poire pour la soif et se trouve dans une purée noire.

Aussi, souffle-t-il dans la Somme un vent de révolte contre notre garce de société.

Dans bien des localités ça se traduit par un mouvement dans les syndicats ouvriers.

La gouvernaille s'émeut et fait feu des quatre pieds pour entraver ce réveil du populo.

Dernièrement, à Escarbotin, on a créé une section du syndicat des ouvriers fondeurs.

Lorsque le préfet sut de quoi il retournait, il expédia illico le quart d'œil de Cayeux, dont la renommée de férocité est bougrement établie et il lui ordonna de faire une enquête.

Enquête sur quoi?

Ce sacré animal de préfet ne sait donc pas qu'il y a une loi autorisant la création de syndicats?

Pourquoi donc va-t-il les provoquer?

Où, ce n'est pas difficile à deviner! Le type a un but; influencer les turbineurs de façon à les tenir éparpillés et les empêcher, par sa rosserie, de s'engrener dans le mouvement social.

Le chameau en sera pour ses frais!

Il n'y a qu'un moyen pour calmer cette agitation: augmenter les salaires, diminuer les heures de travail, tâcher de rendre les prolos le moins malheureux possible.

Naturellement, les patrons ne l'entendent pas de cette oreille, parce que, de bon gré, jamais ils ne réduiront d'une minute les heures de travail, ni n'augmenteront d'un centime le salaire.

Donc, le choc est fatal: on se trouve face à face avec une situation catégorique.

Y a qu'un moyen de sortir du pétrin: arranger la société pour qu'il n'y ait plus de riches ni de purotins, — alors, y aura du bien-être pour tous!

UN PEINARD.

## Le Marchand de marrons

(Chanson de meurt-de-faim)

Par JULES JOUY

C'est épatant c' que j' marronne  
Quand j' vois les marchands d' marrons  
V'nir, tous les ans, à l'automne,  
Nous encombrer d' fourneaux ronds!

Pou faire cuir' quoi?... J' vous l' demande...  
Qu' qu' chos' comm' des étrons d' chien;  
Ni pât', ni légum', ni viande,  
On n' sait pas quoi, moins que rien!

Parol', ça m' rend taciturne  
D' voir tous ces poêl's en plein air,  
Quand y a tant d' gens, dans leur turne,  
Qu'ont pas d' quoi s' chauffer l'hiver!

L' marchand d' marrons, ça m' rend teigne;  
Qu' j'en pince un aux environs!...  
J' te lui colle un' bonn' châtaigne!  
J' t'en fout'rai, moi, des marrons!

## Il en pleut!

Les charognards se plaignent de la dépopulation dont leur garce de société est seule responsable; mais nom de dieu ce ne sont pas les bureaux ni les administrations publiques qui se dépeuplent.

Jugez-en plutôt. Il y a actuellement en France pour 38 millions d'habitants 405.671 fonctionnaires, c'est pire que la vermine sur la charogne.

Le montant de leur salaire s'élève à six cent quinze millions trois cent cinquante mille six cent cinquante trois francs sans parler des centimes. Pas étonnant alors s'il reste si peu à briffer après que toute cette engeance a touché au gâteau.

Les abrutisseurs patentés (lisez l'instruction publique) accaparent la plus forte tartine, savoir 161 millions et quelques. Si encore les pauvres bougres étaient éduqués sur le pied d'égalité avec les charognards, il n'y aurait que demi-mal, mais c'est la peau. Ceux-ci gardent pour eux la part du lion et font miroiter bien haut l'os sans moelle qu'ils jettent à ronger au populo.

« La République a fait beaucoup pour le peu-

ple, elle l'a émancipé par l'instruction, qu'ils disent. »

Mince d'émancipation!

Après les abrutisseurs, c'est la vermine financière qui tient le record de la rapacité. Tant pour sucer l'impôt que pour le digérer, il faut à cette pieuvre plus de 80,000 sucors. Pendant la digestion que rend parfois pénible la rouspétance de quelques bons bougres de campluchards elle allège le budget de 143 millions.

Les postes et télégraphes absorbent 95 millions avec 69,000 fonctionnaires.

Chouette, allez-vous dire, les facteurs sont bien payés. C'est tant mieux parce qu'ils triment. Ils méritent la forte somme. Allons-y de 95 millions.

Eh bien, demandez un peu au père Barbassou ce que touche le rural de son patelin, qui, parfois doit s'appuyer 35 kilomètres par jour.

S'il arrive à se faire une pièce de 80 francs par mois, c'est le bout du monde.

Il est vrai que les grosses légumes s'appliquent des dix, des douze, des quinze mille balles.

Quels suce-impôts viennent ensuite, je vous le donne en mille?

Non, vous n'y êtes pas. Je vais vous le dire: c'est le ministère des cultes; 42,000 calotins et similaires absorbent pour 43 millions de pain à cacheter, de vin sacré et d'eau bénite.

C'est pour rien, au prix où est le pain!

A leur côté, marche l'Intérieur, préfets, mouchards, sergots, quarts-d'œil, chiens courant, limiers et bouledogues: 17,000 pour 35 millions, soit une pièce de 2,000 francs chaque. A ce prix, les pains, les coups de bottes et les passages à tabac reviennent encore assez cher.

Pas de société bien organisée sans chats-fourrés pour serrer le kiki aux pauvres bougres pris dans les souricières placées par le code à chaque tournant de la vie. Ces chats-fourrés bouffent eux aussi, — et largement, s'il vous plaît. Leur mou de veau coûte au sieur budget tout près de 35 millions pour 15,000 qu'ils sont.

J'oubliais de vous citer la marine, dont les vérifications, contrôles et autres contribuent à faire de chaque croiseur autant de bateaux-lavoirs. Elle nous coûte, rien que de fonctionnaires, 34 millions.

Le reste de la pouillerie est à l'avenant, avec cette particularité que les seuls services qui — par leur utilité — servent à nous faire avaler les autres, sont naturellement le plus mal partagés.

Voyez plutôt:

Aux travaux publics, y a 10,000 employés qui s'appuient 19 millions. Ça fait dix-neuf cents francs pour chacun. Mais si on tient compte que les gros becs palpent les grosses parts, il ne reste pas lourd pour les petits.

Idem dans le service des forêts: y a 5,000 employés avec cinq millions de paye.

Dans l'agriculture on compte 2,640 types à qui on distribue 5 millions et quelque; là, la paye est plus forte, c'est parce que ça fait des nids à petits bourgeois.

Dans le commerce c'est encore mieux, 1,600 types se partagent 4 millions.

Et dire que ce n'est pas tout, nom de dieu!

A ces quatre cent mille et quelques feignasses viennent s'ajouter des femmes et des enfants; le nombre de vermine à nourrir se quadruple et se quintuple peut-être. Ça n'est pas quatre cent mille, c'est 2 millions de sangsues qui pompent la sève.

Si tous ces gaillards venaient s'ajouter aux bons bougres et, au lieu d'user leurs fonds de culottes sur des ronds de cuir mettaient la main au turbin, tout le monde pourrait bouffer à sa suffisance, la terre et l'industrie produisant sous cet effort le décuple de ce qu'elles produisent avec notre garce de société capitaliste.

## CHOUETTES RÉUNIONS

Le bouffe-galette Chauvière et la citoyenne Maria Verone sont rappelés à Saint-Quentin dimanche dernier afin de donner une conférence anti-cléricale.

Au moment où le président du bureau s'installait sur son siège, le populo qui était dans la salle, pour affirmer ses idées libertaires, bombardait d'autor comme assesseurs les copains Massey et Lerche.

En finauds, Chauvière et sa compagne, comprenant qu'ils se trouvaient dans un milieu anarcho, refoulèrent les vieux clichés politiques et se mirent à fulminer contre les religions, les bourgeois et les inquisiteurs d'Espagne.

Après qu'ils eurent fini, Massey tint le cra-

choir. Il dit d'abord que s'il n'était pas d'accord avec les précédents orateurs comme moyens d'action, il n'en retenait pas moins les passages galbeux de leurs pailas où ils s'étaient prononcés carrément contre les inquisiteurs.

Puis il montra les ignobles ensoutanés de concert avec leurs copains les laïques, envahissant et empuantant toute l'Humanité.

Ensuite, il crache des vérités aux travailleurs en leur faisant voir l'avachissement dans lequel ils sont plongés et, après avoir préconisé la solidarité, il montre la haine aveugle de la société actuelle qui disparaît pour faire place à l'Harmonie.

La salle, frémissante, accueille en applaudissant à tours de bras l'idée libertaire et Chauvière, lui-même, ne ménage pas son huile de bras !

A Chalon-sur-Saône, samedi passé, a eu lieu au Colisée une galbeuse réunion sur le « pain cher ».

L'orateur, Andrassy, officier de marine démissionnaire, a jaspé chovettement du commerce, de la propriété individuelle et du parlementarisme.

Arrivant à son sujet, Andrassy parle de la spéculation qui existe sur les farines.

« On parle de disette, dit-il, cela n'est pas vrai, et la preuve, c'est qu'il y a un excédent de 15 millions d'hectolitres de blé en réserve.

« Aujourd'hui, on specule sur tout, sur les cultures, sur les soies, sur les blés. Cette spéculation est tellement éhontée que des écrivains bourgeois n'hésitent pas à fouailler les grands barons de la finance, qui sont repus, alors que d'autres crevent de faim.

« A qui devons-nous réclamer aide et protection ? La croyance en Dieu s'en est allée et nous devons alors nous retourner vers les gouvernants ; mais les ministres, ainsi que les magistrats chargés de faire respecter la loi, sont complices.

« Lorsque Félix Faure est revenu de Pétersbourg, ne rapportant de là-bas qu'un immense lapin, on a arrêté un ouvrier qui faisait remarquer tout haut que cette apothéose ne ferait pas baisser le prix du pain. On l'a arrêté et on a dit que c'était un anarchiste ! Les Meline, qui ont parlé autrefois de liberté au peuple, le méprisent aujourd'hui ; jadis, on lui promettait, à ce peuple, le pain pour tous, et on l'appelait le lion populaire ; aujourd'hui, on l'affame et on le fouette comme un chien. En 1789, le peuple pendait l'accapareur Foulon et forgeait des piques ; aujourd'hui, le même peuple monte la faction devant les magasins qui regorgent de biens et il fabrique d'inutiles ordres du jour.

« La loi est un vain mot, et ceux qui la font et qui l'appliquent avec sévérité quand il s'agit de pauvres diables se gardent bien de se l'appliquer ; ils ressemblent aux charcutiers qui ne mangent pas de leurs produits qu'ils savent être mauvais ».

Puis parlant des agissements de toute une séquelle de fripouillards de la haute, Andrassy ajoute qu'on serait bogrement bêtes de la respecter, cette loi.

Il rappelle qu'en 1893, un gros youpin ayant barboté ferme aux courses de canassons, on lui cracha à la gueule, mais que le soir, au Jockey-Club, des crevés de la haute, échafaudés sur particule, le consolèrent.

Que le 12 août 1888, Raynal passait à la gare de Rochefort quand un prolo vint lui coller un glaviau en pleine gueule en criant : « A bas les conventions scélérates ! »

Le Raynal se torcha en faisant un geste qui semblait dire : « Tu peux faire ce que tu veux, je me fous de toi ».

« En présence d'une pareille veulerie, termine l'orateur, c'est à croire que les gens qui ont circonscrit ces gens-là les ont castrés tout à fait.

« Mais, en réalité, je ne sais qui est le plus méprisable d'eux ou de ceux qui les subissent. Pour me résumer, il faut ou nous résigner ou nous révolter. En nous révoltant, nous ne serons pas les seuls à le faire et l'on ne pourra pas nous jeter la pierre, car les cléricaux ont dit cet été dans des affiches qui ont été placardées dans notre ville : « La liberté on la prend ! »

« Donc, si un jour, l'un des vôtres vient vous dire : « J'ai faim », répondez-lui : « Si tu n'es pas un jean-foutre, il y a du pain là, va le prendre ! »

Et le populo d'applaudir à pleins battoirs, pour le plus grand dépit de toute une brochette de trous-du-cul venus pour rigoler, mais qui se sont retirés sans en placer une.

A Toulon et à Hyères, Henri Dhorra fait

plusieurs conférences richement goûtées du populo.

A la première de ces conférences, à Toulon, une quête a été faite au profit des bannis de Montjuich, elle a produit la somme de vingt francs.

## ACOUPS DE TRANCHET

**Grève électorale.** — Dimanche, à Brest, il s'agissait de voter pour un conseiller d'arrondissement.

Le populo trouvant, avec bougrement de raison, qu'un type de cette catégorie est plus qu'inutile ne s'est pas dérangé. Il n'y a eu ni candidats, ni votards !

Seuls, sur 10,000 inscrits, quelques douzaines de votards ont fait des farces : les uns ont voté pour l'éléphant du jardin d'acclimatation, d'autres pour le pioche.

Quand donc, appliquera-t-on le truc aux élections législatives ?

**Sale métier.** — Décidément, le métier de pasteur de peuples n'a rien de réjouissant :

Il y a deux mois, c'était le président d'une république de l'Amérique du Sud qui était friçassé ;

Il y a trois semaines, le président du Mexique a été raté ;

Et voici que, en Autriche, des bougres qui trouvent que l'empereur François Joseph a trop régné sur terre, ont essayé de l'expédier dans le royaume des taupes.

On ne sait pas au juste comment le coup a été emmanché : tout ce qui a transpiré c'est que, en allant à la gare de Buda-Pesth attendre son copain d'Allemagne, l'empereur d'Autriche a manqué être esrapouchiné... Il en a été quitte pour la peur.

Comme je viens de le dire : le métier de pasteur de peuples devient tout plein dangereux !

Si les rois, les empereurs et les présidents de républiques s'en rendaient compte, ils donneraient leur démission et s'en iraient planter leurs choux...

Et comme, désormais, ils ne feraient de mal à personne ils se la couleraient douce.

Planter des choux..., les ramener au besoin..., leur vaudrait bougrement mieux que de tirer des carottes aux populos.

## OHÉ, LES BONS FIEUX !

C'est

**LE 1<sup>er</sup> OCTOBRE**

Que sera mis en vente

**L'ALMANACH**

DU

**PÈRE PEINARD**

Pour l'année crétime 1898

(An 106 du calendrier révolutionnaire)

Inutile de seriner aux camaros que le nouvel almanach, kif-kif les trois précédents, sera bondé de chouettes histoires et de galbeux dessins.

Pour l'instant, y a pas mèche de donner le menu complet de l'almanach. Qu'il me suffise de dire, pour foutre l'eau à la bouche des bons bougres, que sa couverture, — un dessin en couleurs, — sera rupinskoff et que l'intérieur sera à l'avenant.

Prix de l'Almanach : **25 cent.**

Pour le recevoir franco : **35 cent.**

Les déposataires du *Père Peinard* et les copains sont priés de faire leurs demandes au plus vite, afin de fixer le tirage illico.

Que ceux qui peuvent envoyer la galette en même temps que la commande ne ratent pas le coche.

Adresser tout ce qui concerne l'ALMANACH DU PÈRE PEINARD, aux bureaux, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.



## Encore les bouffe-galette

**Nouzon.** — Y a déjà quéque temps, je jaspais des conseillers cipaux de ce patelin et, foutre, si aujourd'hui j'y reviens, c'est pour prouver aux bons bougres — une fois de plus — que ces merles-là veulent tirer toute la couverture de leur côté.

Tout dernièrement, un théâtre s'installait à Nouzon et, en somme, ce n'est pas trop ce qui se jouait dans ce bastingue qui pouvait aider au dérasement des ciboulots, néanmoins ça changeait les prolos qui, jusqu'à ce jour, n'avaient eu comme distraction que les cabarets ou on débite de la sacrée poison.

Mais, bougre, les aubergistes y trouvèrent un cheveu : ce sacré théâtre était cause que leurs tords-boyaux ne coulaient plus tant qu'auparavant.

Aussi un de ces vinassiers s'empressa-t-il de faire circuler une pétition chez ses collègues qui, pour la plupart, sont conseillers cipaux, lesquels signèrent ladite pétition avec plaisir.

Sitôt la feuille torcheculative remplie, l'initiateur, la gueule enfarinée, alla la présenter à mossieu le maire qui fut on ne peut plus satisfait : lui aussi est bistrot !

Eh donc ! voilà mossieu le maire, le papier en poche, qui, à son tour, s'en va quêrir le directeur du théâtre et, lui collant la feuille sous le blair, le somme de décailler dans la huitaine.

Quant le populo a appris ça, il s'est mis à renauder ferme contre la municipalité du patelin, — mais ça n'a fait ni chaud ni froid : y avait quand même plus de théâtre.

Dans cette affaire, les andouillards de la cipalité n'ont pas eu le nez creux et, malgré leurs promesses, — la lumière électrique et l'eau, — les habitants sont toujours sans lumière et pataugent dans la boue, et le théâtre qu'ils viennent de balancer rapportait à la commune quatre-vingt balles par semaine — de quoi nettoyer au moins les rues.

Ça démontre aux prolos que si la majorité des conseillers cipaux sont de bons possibiles, l'étiquette ne change en rien les gouvernants : c'est tous fripouille et compagnie !

Pour en revenir à cette sacrée lumière électrique, la balade que fit la délégation avec le directeur d'une société d'électricité, outre à Valenciennes et à Roubaix, dura huit jours pleins rien qu'à Nouzon !

Et, comme d'habitude, c'est le populo qui a carné !

Aujourd'hui, quand les électeurs réclament la fameuse lumière, les élus les envoient chier carrément.

Et — comme c'est le cas — quand un type rapporte de la monouille à la commune, mais qu'il gêne le commerce des conseillers cipaux, ceux-ci, se torchant de leur programme, ont vivement balancé le type en question.

Si seulement ça pouvait déboucher les électeurs et leur faire comprendre que tant qu'ils n'auront pas envoyé aux pelotes le dernier des candidats, c'est eux qui seront les dindons de la farce !

## Féroce exploitation

**Vienne.** — Ce n'est pas les bagnes qui manquent dans ce sacré pays, nom de dieu !

Foutre non ! Mais y en a un qui se distingue particulièrement par l'exploitation effrénée commise au détriment des pauvres bougres qui sont obligés — par le ventre — de subir toutes les salauderies qui s'y commettent.

C'est l'usine Pascal et Valluit — draps imprimés.

Tout d'abord, afin qu'il y ait de la discipline dans la boîte, il y a toute une séquelle de contre-coups et de flaire fesses.

Ces derniers sont aussi ignobles que les premiers. Rinçant à n'importe quelle occase la gargamelle des contre-coups, ils sont bien vus de ceux-ci et encore mieux considérés des patrons quand ils mouchardent les autres prolos.

On ne leur discute pas le moins du monde une augmentation de salaire, quoique la plupart de ces plats culs soient des loupeurs.

Ils rendent des services !

Mais, nom de dieu ! quand un bon fieu, ayant le respect de soi-même, et ne rinçant pas le porte pipe du contre-maître, s'avise à deman-

der la moindre augmentation, ce qu'on te l'en-voie bouler!

Comme au bain : faut passer par la voie hiérarchique!

Le prolo réclame au contre-coup qui renvoie le bon bougre au patron — et là c'est le bouquet.

— Est ce que vous vous payeriez ma poire, par hasard, fait le galeux. De l'augmentation? mais vous êtes trop peut dégourdi, mon garçon, vous ne savez rien foutre, et patate et patate...

Si bien que ça finit par une bordée d'injures à l'adresse du prolo qui se serre en fait d'augmentation et se résigne à continuer à travailler des douze heures pour cinquante sous!

Les grosses légumes de la boîte s'on foutent pas mal si dans les familles de leurs esclaves on bouffe des briques et si on suce du sirop de grenouilles.

Eux autres ont tout ce qu'il faut : propriétés épollantes, châteaux à la campuche et ils réalisent des bénéfices qui se chiffrent à deux millions de ball's par année!

Tout leur est bon pour amasser de la monnaie tant et plus.

Pas plus de scrupules que rien du tout, quoi!

A preuve, c'est qu'ils font trimmer aussi bien des gosselines que des grandes personnes.

Des gosselines de onze à douze ans — en dépit des règlements sur le travail.

— Et les inspecteurs sur le boulot, vont faire les gas?

Les inspecteurs? Probable qu'ils passent à la caisse avant de visiter les ateliers. Comme ça tout est paré, foutre!

Et pas que le boulot des gosselines qui est paré, celui des femmes est kif-kif.

Les pauvres bougresses ne doivent pas turbiner plus de dix heures par jour, seulement elles bûchent de cinq heures du matin à huit heures du soir et quelquefois, le samedi, jusqu'à dix heures!

Si c'est pas honteux, nom de dieu!

Ces pauvres bougresses tissent des pièces de drap de 90 à 95 mètres de longueur, qui sont payées de 7 fr. 50 à huit francs.

La pièce pèse 57 kilos. Sur le poids, on a encore trouvé le moyen de leur rogner quelque chose.

C'est dans la bascule que ça se passe!

Quand on colle cette pièce sur la bascule, elle ne pèse plus 57 mais 54 kilos.

Il faut donc retisser trois autres kilos à l'œil!

A ce travail de forçat, les pauvres bougresses s'échinent le tempérament et réussissent à se faire 60 francs par mois.

Comme elles sont vites usées, les matadors de l'usine les saquent encore plus vivement, sachant très bien que la viande à travail se remplace facilement.

Mais, bon dieu! tout a une fin. Et qui peut dire si les prolos se résigneront ainsi longtemps à se laisser tondre jusqu'à la chair vive?

CONFÉRENCES E. GIRAULT

Les Critiques Sociales, par E. Girault. — Maison du Peuple, 47, rue Ramey, samedi 2 octobre, à huit heures et demie du soir, sixième partie : l'Etat et ses iniquités; sa non raison d'être.

Tous les collectivistes sont spécialement invités à cette conférence ainsi que la Presse et tous les rhéteurs bourgeois.

Entrée : 25 centimes pour les frais.

Communications

Paris. — Bibliothèque sociale de Montmartre, 2, rue d'Orchampt.

Samedi 2 courant, à 9 h. du soir, conférence par Jean Marestan.

Sujet : l'individu contre la société. Murmain traitera de la science et l'anarchie.

Pour être invité, s'adresser : aux bureaux du Père Peinard; chez Lille, rue Burq.

Bibliothèque sociologique des Travailleurs libertaires du XII<sup>e</sup>. — Réunion samedi à 9 h. du soir, salle Bertrande, 110, avenue Daumesnil.

Quatrième balade aux environs de Paris, dimanche prochain. — Rendez-vous à 2 h., salle Flo- rat, 7, place Voltaire pour se rendre à Montreuil.

Samedi 2 octobre, à huit heures et demie, salle Rosnoblet, 281, rue St-Denis, conférence par le compagnon Prost sur le congrès de Londres et les congrès ouvriers.

Buteaud fera une étude sur l'alliance franco-russe et le péril policier.

Entrée : 0 fr. 20, au bénéfice de la propagande.

Saint-Denis. — Camarades, déjà les partis politiques commencent à se remuer en vue des élections prochaines, quant à nous, abstentionnistes, nous n'avons pas à attendre de telles périodes pour faire de la propagande, notre action doit être de tous moments. Aussi c'est pourquoi l'étude est utile, nécessaire : dans ce but, nous faisons appel à tous les camarades, à tous les hommes sensés afin que nos réunions de groupe soient intéressantes.

— La Bibliothèque sociale de Saint-Denis tient ses réunions tous les samedis soir à 8 h. 1/2, salle Montéremal, 35, rue de la République.

Pré-St-Gervais. — Les libertaires se réunissent tous les jeudis à 8 h. du soir, sur les fortifications près la porte Chaumont. On traitera de la propagande anti-propriétaire.

Gennevilliers. — Les libertaires se réunissent le jeudi à 9 h. du soir, salle Leduc; ils invitent les socialistes et les libre-penseurs à venir discuter avec eux d'une façon courtoise. Entrée libre.

Le camarade Marcel Marchand tient à la disposition des copains des livres, journaux et brochures.

Montreuil. — Dimanche prochain, à deux heures et demie, 190, rue de Paris, conférence publique.

Ordre du jour : les exploits de la police, la peste religieuse, le pain cher.

Orateurs : Sadrin, Brunet, Girault.

A quatre heures, concert : Mary Huchet, Jeanne, le père Lapurge, etc. Tombola gratuite.

Entrée : 0 fr. 25.

Levallois-Perret. — Samedi 2 octobre à huit heures et demie, salle du Café Moderne, 70, rue Vallier, réunion publique et contradictoire par Broussouloux.

Lille. — Dimanche prochain, réunion de tous les copains de Lille et des environs au café de la brasserie Grusont, boul. Victor Hugo. Organisation de conférences. Urgence.

Lyon. — Tous les camarades sont priés de se réunir le lundi 4 courant à sept heures et demie du soir chez Mercey, rue Moncey, angle de la rue Chaponnai. Les copains qui se dirigeaient sur la Guillotière le soir de la conférence Henri Dhorr au casino de Vaise, sont spécialement invités.

Limoges. — Les libertaires se rencontrent tous les samedis à 9 h du soir, 131, faubourg de Paris.

— Le camarade Barion, 3, boul. St-Maurice, se charge de recevoir toutes les souscriptions pour la propagande.

On peut se procurer chez lui toutes les brochures parues.

Le Havre. — Les libertaires du Havre et de la région se réunissent aux locaux habituels.

Roubaix. — Les camarades de Roubaix, Tourcoing et environs sont priés de se réunir le samedi 2 courant, à la Brasserie libertaire, 78, rue de Nouveaux. Très urgent.

Les camarades qui ont des livres de la bibliothèque sont priés d'en rendre compte ou de les apporter le plus tôt possible.

— Le camarade Wolke se met à la disposition des copains de la région du nord pour donner des conférences ou causeries. Ecrire à la Brasserie Libertaire, 78, rue de Nouveaux.

Cette. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Isoird, 2, route Nationale.

Le Pile. — Le groupe les « Libertaires de Pile » se réunissent tous les samedis soir. Le mercredi soir groupe d'études.

Un nouveau groupe est en formation à la Brasserie Libertaire. Réunion le samedi soir.

Herstal. — Tous les dimanches, à 6 h. du soir, réunion chez Pierre Schlébacht, 85, quai d'Orléans.

Reims. — Le camarade Foudrinier, 30, rue de Metz, prévient les personnes qui désireraient prendre connaissance des écrits libertaires, qu'elles peuvent s'adresser chez lui. Il tient à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.

— Tous les camarades sont invités à se réunir le samedi 2 oct., à 8 h. 1/2, au Cruchon d'Or, rue de Cernay.

Nîmes. — Les libertaires et leurs amis se réunissent tous les samedis, dimanches et lundis, rue de la Vierge, café Dayré.

Les bouquins de la bibliothèque sont à la disposition des copains qui veulent les culotter.

Dijon. — Les personnes qui s'intéressent à la propagande libertaire et qui désirent journaux et brochures peuvent s'adresser au camarade Borne, rue Jean-Jacques-Rousseau, 38.

Montpellier. — Les camarades se réunissent tous les samedis soir à 8 h. 1/2 chez le copain Maury, au Jeu de boules des Arceaux.

Mousseron. — Dimanche 10 octobre, salle du Carrossier, rue des Moulins, conférence publique et contradictoire, suivie d'une soirée familiale au profit des torturés de Montjuich.

Les camarades de Roubaix et des environs sont invités.

Angers. — Tous les copains sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu le samedi 9 octobre à huit heures et demie, aux Bonnes-Fillettes, rue Denfert-Rochereau.

Organisation d'une fête familiale.

Troyes. — Montperrin, place Saint-Nizon, 31, vend et porte à domicile le Père Peinard, le Libertaire et les Temps Nouveaux, ainsi que les brochures libertaires.

Verviers. — Nizet, 69, rue du Coronmeuse, vend tous les journaux et publications libertaires.

Vienna. — Les libertaires sont convoqués pour le dimanche 3 octobre, à 10 h. du matin, salle de la Fédération des syndicats, 3, rue des Cleres, pour une communication importante.

Bordeaux. — Les anarchistes de la ville et de la banlieue se réunissent chez M. Arthur Lafosse, débitant-restaurateur, à la « Petite Bourse », 11, rue des Augustins, à St-Julien.

Liège. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schbebach 85, quai d'Orléans.

Petite Poste

T. Mézières. — G. Macon. — B. Le Mans. — G. Abbeville. — B. Brest. — B. Narbonne. — L. T. Biarritz. — C. Béziers. — L. La Chapelle. — H. Vienne. — L. Mézières. — P. Briculles. — V. Nîmes. — D. St. Quentin. — R. Nouzon. — P. Reims. — M. Bruxelles. — G. Carmaux. — B. Pont-Remy. — H. St. Nazaire. — N. Tours. — P. Lille. — G. St. Ouen. — S. Tourcoing. — Recu règlements, merci.

— Wolke demande des nouvelles des copains de Denain et de Valenciennes, et notamment de Pluyette auquel il a écrit sans avoir de réponse.

— Armand, dans la Nièvre : qu'as-tu fait des récépissés des postaux qui t'avaient été confiés avant ton départ? Réponds le plus tôt possible. — Aug.

Le camarade Moreau, tailleur de pierres, est prié de faire connaître son adresse.

Pour les bannis de Montjuich : Albert P. : 0 fr. 50.

AUX COLLECTIONNEURS

A céder une collection complète du Père Peinard, en ses divers formats et différents modes de publication, depuis 1889 jusqu'à ce jour, au prix de 200 francs.

S'adresser aux bureaux du Père Peinard 15, rue Lavieuville.

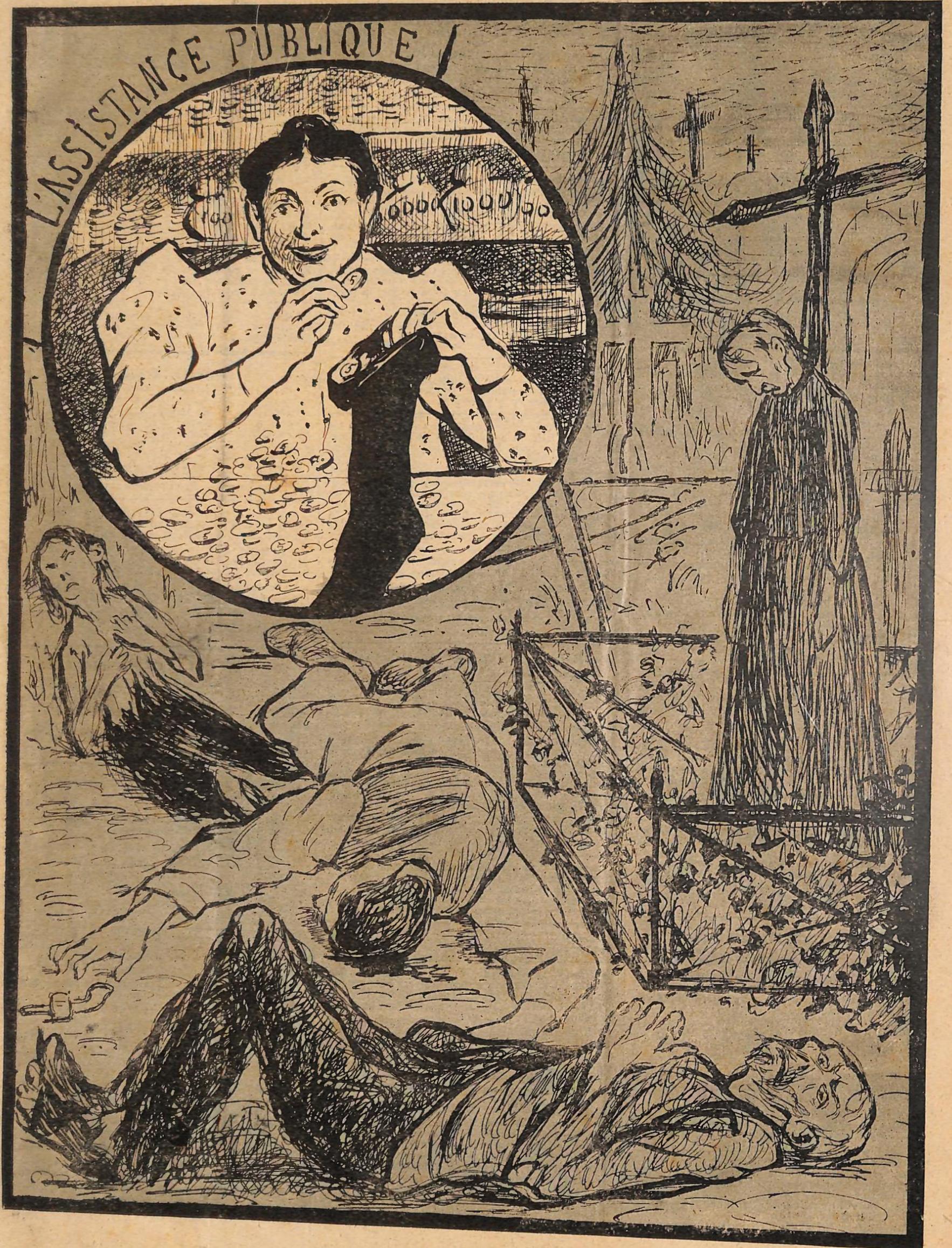
EN VENTE AUX BUREAUX DU " PÈRE PEINARD "

	Aux bureaux	Paris
Variations Quotidiennes, Opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées, par Emile Ponget (broch.)	0.	0.
L'Almanach du Père Peinard, pour 1896....	0.	0.
L'Almanach du Père Peinard, pour 1897, fasc. de chouettes histoires et de galbouses illustrées.....	0.25	0.25
L'Art et la Révolte, broch. par F. Pelloutier.	0.10	0.10
Gueules Noires, album de 10 croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert.....	1.00	1.50
Enchérons, par Zo d'Axa, le volume.....	1.00	1.30
La Grande Famille, par J. Grave, le volume.	2.50	2.80
La Société Future, le volume.....	2.50	2.80
La Conquête du Pain, par Kropotkine, le v.	2.50	2.80
Les Joyeusettes de l'Exil, par C. Malato, le volume.....	2.50	2.80
La Philosophie de l'Anarchie, par C. Malato, nouvelle édition, le volume.....	2.50	2.80
La Bibliographie de l'Anarchie, fort volume documentaire, in-8.....	5	5
Le Socialisme et le Congrès de Londres, par Hamon, le volume.....	2.50	2.80
La collection de La Sociale, 1895 et 1896, 76 numéros.....	7.50	8
Le Père Peinard, années 1891, 1892, 1893, l'année.....	8	8.60

Les copains qui, pour décorer les murs de leur tuerie, aiment les affiches, peuvent s'en offrir une format colombier de Max-Luce. Militaire Professionnel, prix 1 fr. 25; par poste 1 fr. 50; par colis postal 2 fr.

LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant : GRANDIDIER  
Imprimerie GRANDIDIER, 120, r. Lafayette, Paris



L'Assistance et ses assistés.